

La Biennale 57

AU PAVILLON DE MARSAN

Le Salon de Mai

AU PALAIS DES BEAUX-ARTS

ENCORE un Salon, dira-t-on, en ajoutant : Comme s'il n'y en avait déjà trop... Mais ce serait, là, trancher bien sommairement à l'égard du dessein des promoteurs de cette biennale qui ambitionne, tous les deux ans, de « dresser un panorama eclectique » des recherches de la jeune peinture et de la jeune sculpture.

Sensible, parce que témoin vigilant, à la « diversité des solutions possibles aux problèmes rituels de la plastique », J.-A. Cartier a projeté de proposer aux artistes et aux amateurs un miroir fidèle de toutes les tentatives de façon à établir une confrontation, source d'enrichissement d'autant plus profitable que, chaque fois, une école étrangère serait conviée à réaliser, à notre intention, son propre panorama.

C'est là un souci actuel, partagé par les organisateurs de divers autres groupes ou Salons et par les partisans de cette monstre-utopie : le Salon unique. Rien, donc, que de logique dans le propos de J.-A. Cartier, qui, en apportant la vision réitérée, dénonce le désarroi contemporain en matière d'arts plastiques.

Est-il certain d'y porter remède, même partiel ?... Ceci n'est point sûr, car la limitation même du cadre de la Biennale (les moins de quarante ans en peinture, les moins de quarante-cinq

en sculpture) prive démonstration et confrontation de données essentielles, les générations montantes étant inévitablement influencées, par action ou par réaction, par l'œuvre des aînés.

Il me paraît aussi que l'obligation de procéder à une sélection réduite en nombre (au total : 68 peintres, 23 sculpteurs) comporte des inconvénients du fait de l'exclusion de certaines tendances ou sous-tendances (exemple : surréalisme, réalisme minutieux, réalisme populaire, néo-primitif, etc...). Constaté ceci ne détourne pas de rendre un très sincère hommage à la foi de J.-A. Cartier, qui a réussi à communiquer son zèle, à décrocher des concours dévoués, bref, avec des moyens matériels dérisoires, à faire une exposition d'un intérêt évident et où — autre miracle — il a obtenu des artistes qu'ils présentent des œuvres très poussées.

Son entreprise est d'autant plus louable que, tributaire de l'hospitalité, certes généreuse, de l'Union des arts décoratifs, il a dû tenir compte des pensées à long terme de ses hôtes, visiblement enclins (la « Biennale » d'art contemporain par eux organisée récemment l'a prouvé) à favoriser une certaine tendance « à l'échelle cosmique ».

La section de « statuaire » en témoigne qui rappelle, avec une attristante obligeance, les pires aspects du Salon de la Jeune sculpture ou du Salon international qui, l'été dernier, bérissa les allées du parloir de l'hôtel Rodin de ferrailles agressives, de cailloux archaïques, de monstres de plâtre ou de bronze plus dignes du musée Dupuytren. Si l'on ne redoutait que la publicité, les honneurs, les profits consacrés à ces élucubrations rébarbatives ne pervertissent les jeunes trop avides de satisfactions matérialistes, on augurerait bien de la saine réaction du goût des visiteurs dans les salles où Volti, Gili, Diesnis, sont à peu près seuls à se souvenir de l'exemple des maîtres et du prestige des formes.

En peinture... eh ! il va de soi que l'on médiera partout du dosage des tendances. Sauf erreur, il accorde trente toiles aux figuratifs de facture diverse, huit ou dix à



JANSEN : « Marché aux Puces »

me si ce qu'il nous propose nous paraît discutable, on ne saurait lui contester une valeur documentaire, une valeur d'exemple. Il appelle trop de commentaires pour ne pas se borner, avant son vernissage, à assurer qu'une visite s'y impose, d'autant plus attentive que ses protagonistes les plus marquants ont visiblement tenu à honneur d'y participer. A huis-clos (hélas ! son analyse.

En appelant l'attention sur les deux expositions présentes de la galerie Saint-Placide — figures graves où s'exprime le sens poétique intense de Man Collot et remarquables paysages hivernaux d'Ile-de-France dus à Minart — force nous est d'ajourner toute autre mention à des manifestations particulières.

Au surplus 32 (trente-deux !) expositions particulières s'ouvrent d'ici six jours.

ceux qui recherchent une synthèse sincère des doctrines depuis l'impressionnisme et donc quelque 28 toiles aux non-figuratifs de toute obédience (abstraits géométriques, effusionnistes, tachistes, graphiques, etc...). En nombre, comme en qualité, c'est vraiment consentir la part bien large à ceux-ci. Ce qui devrait frapper les visiteurs, c'est d'abord que tous ont tenu à se réaliser au mieux de leurs moyens — et voilà qui atteste bien la banale impersonnalité de la plupart des abstraits dont la réplique, à s plus un exemplaire, se rencontrerait dans toutes les galeries du monde vouées au prétendu art d'aujourd'hui.

C'est ensuite l'affirmation renouvelée de la puissance du talent de Bernard Buffet, de Commère, de Guerrier, de Jansem, de Minart, de Bellias, de Sébire — chacun apportant sa vision, son lyrisme, sa pensée, sa sensibilité avec une autorité personnelle qui sut trouver la facture la plus adéquate à l'expression. C'est grande joie aussi que de voir s'épanouir les dons de coloristes d'un Baron-Renouard, de Ravel, d'un Kimoura, d'un Fusaro, l'expressivité de portraitiste de Jannerand, la science du dessin de de Gallard. Quant aux chercheurs de « synthèse », ils nous montrent peut-être bien la voie de l'art de demain en ces œuvres de très belle venue qu'ont signées Mouly, Marzelle, Alzipri, Morvan, Pelayo, Yankel. De tous ceux-là, comme de Guilbert, de Carrega, de Guignebert, de Pollet, de Raza, on peut penser qu'ils soulignent la vaine gratuité des recherches des non-figuratifs, dont les trouvailles... ou les trucs relèvent trop souvent de hasards heureux.

La section allemande

Sélectionnées avec une extrême conscience parmi 800 œuvres venues de toutes les Allemagnes, la section d'outre-Rhin est présentée en termes aussi nobles que lucides par le très grand, le très complet artiste qu'est H.-H. Gowa, directeur de l'école des Métiers d'art d'Offenbach-Main. Elle démontre que la jeunesse artistique allemande tend à secouer le joug stérilisant de la dictature de l'art abstrait en lequel on crut, après Hitler, trouver un refuge et une libération. Elle révèle la ressemblance monotone des produits de l'internationalité de l'abstraction et, par contre, l'éclosion de talents nouveaux en qui on a retrouvé de voler poindre les vrais caractéristiques séculaires du tempérament plastique des Allemands. Il y a là, en effet, maints envois d'fort bon augure qui plaident en faveur de l'intensification des échanges entre les deux pays.

Libération, le 2 mai '57